

Ecrire, comme on part en voyage...

Variations pour une écriture

Odette Toulet

variation 1

Ecrire, une dérive où le sens reprend ses droits à la jointure d'un texte que les mots remparent. Les mots organisent la pensée entre deux respirations, deux échos, l'oubli et la mémoire de l'oubli. Les mots circonscrivent une histoire à couper au couteau de la langue.

On se mettrait à écrire parce qu'on aurait quelque chose à dire, rien n'est plus faux écrivait Michel del Castillo. Rien n'est plus leurrant que cette supposée suppléance à ce qui de toute façon ne se formulera pas. J'écris et les mots échappent sous le doigté de la frappe. Un texte, s'écrit comme on pétrit la glaise sous les doigts, la façonne, la découpe, en abandonne des morceaux ou rejette le tout. Un texte s'écrit plus qu'on ne croit l'écrire dans cette découpe de lettres qui travaille la langue.

Il arrive que l'on entende dire que l'on écrit parce que l'on aurait quelque chose à dire et parce qu'en plus, cela ferait du bien de dire par écrit cette chose que l'on aurait à dire ou que l'on n'arriverait pas à dire. Il peut arriver, en effet, que cela fasse du bien. Mais je voudrais bien savoir si ceux qui utilisent l'écriture à des fins autres que la littérature, ont jamais essayé de s'y mettre, non pas comme on s'y met quand on prend l'écriture comme simple outil de communication ou quand on l'instrumentalise à des fins particulières, mais de manière à éprouver ces états diffus d'angoisse qui précèdent ou accompagnent le travail de l'écriture, voire qui le suivent, et qui font se demander si cela vaut le coup, sauf à ne pouvoir éviter ni la nécessité d'écrire, ni le plaisir qui peut l'accompagner, ni cette traversée d'angoisse. Dans ces moments-là, ne pas écrire serait pire, il ne reste qu'un seul choix : écrire. Mais qu'est-ce qu'écrire ? Et pourquoi écrire ?

Et si écrire, c'était se laisser surprendre par les mots comme l'otarie quand elle reçoit une balle au bout de son nez pour la première fois. L'otarie, loterie, à peine une erreur de lecture, de re-écriture que la frappe de doigts distraits re-organiserait sur le clavier et l'histoire continuerait différente. Loterie, hasard, surprise de la langue. Jongler avec les mots, les rattraper au vol, s'en laisser travailler, les suivre à la trace comme le furet des jeux de l'enfance, sans avoir le souci de ménager une case vide sur un damier imaginaire. La case elle existe toujours, depuis le premier cri, c'est un fait de structure qui nous fait sujet de la langue. Une histoire de topologie pour un autre récit. Tiens ! et si l'écriture avait à voir avec le travail de la langue ? avec la quête de ce qui devient au détour d'une phrase, poésie ? Avec ce qui nous fait sujet de notre langue singulière ?

Mais encore, écrire pour sédimenter des détritrus. A considérer mes poubelles et les cartons de brouillons non-jetés, cela pourrait y ressembler et de ce qui en réchappe, de ce qui passe entre corps et langue, au tamis de la censure, que reste-t-il de ce que j'aurai essayé de dire ?

Si l'écriture ne sert ni à dire quelque chose, ni à apprendre à s'exprimer, ni à communiquer, ni à sacrifier à une mode - écrire en atelier par exemple - , si en plus cela file de l'angoisse et pas seulement du plaisir, à quoi cela peut-il bien servir ?

A rien.

On se mettrait juste à écrire parce que cela ne servirait à rien. On habillerait ce rien de mots qui seraient autant d'oripeaux - d'horribles peaux à superposer comme des voiles de tarlatane de couleurs - différentes - de préférence - ou à enlever à d'autres moments comme on pèle les oignons. Ecrire et éplucher le texte qui sortirait, juste pour la surprise et l'étonnement - le sien - celui du lecteur -, le plaisir de la lecture ou les besoins de la corbeille à papier dont la bouche est toujours affamée. Ecrire et livrer ses échos en pâture, prendre le risque - non pas de communiquer - mais de laisser passer ce que l'on n'avait ni à dire ni à parler. Tu parles d'un casse-tête ! Tu parles d'un sérieux quand il s'agit aussi d'écrire pour essayer de dire quelque chose, de prendre le risque de la transmission !

Bon alors, on se mettrait à écrire pour redire le rien, pour se laisser porter au-delà du silence, pour y trouver ses mots à soi, ceux qui font le grain de notre langue spécifique, les poser, les organiser, les effacer, les fabriquer en écho de ce qui résonne d'un lieu auquel on n'aura jamais accès même en flânant à ses abords, de ce qui se faufile dans les interstices du temps entre le souvenir et la mémoire, la voix et le silence, entre la chair et l'ongle, les larmes et le sourire et qui, de mouvement en mouvement, cherche sa scansion.

Ecrire et égrener le temps de l'autre, l'autre de soi. Un temps qui n'existe pas mais qui peut résonner, écho lointain d'un tambour dans un ciel zébré d'orage. Pan-papan--pan-papan. Compter les battements, les égrener, entendre le silence crever le bruissement de la nuit. L'histoire se déplie, se replie. Il arrive qu'elle repasse sur des sillons mal effacés et que deux d'entre eux se chevauchent ou bien trois. Qui sait les tours que peut jouer la mémoire à force de rencontrer l'oubli ? Pan-papan-pan-papan. Cet écho compte-t-il et pour qui ? Pour qui le laisser s'égrener entre le dit et l'inter-dit, entre le dit et l'écrit, la lecture et le souvenir de la lecture, la vue et le regard, les notes de musique et le tracé des portées, la nécessité d'écrire et le désir de l'écriture. Comme si écrire ce n'était ni un rêve ni une panacée mais un besoin de l'être. De lettres à égrener.

variation 2¹

Étrangeté du rapport à la langue quand on ne la considère pas sous son seul angle dialectal ou communicationnel. Tahar Ben Jelloun m'avait écrit au moment de la publication de mes premiers poèmes : *tes mots sentent l'odeur de la terre de ton pays*. Qu'est-ce qui du travail de l'analyse ou de celui de la langue dans l'écriture l'aura emporté dans ce choix qui fut le mien de n'avoir finalement pas (re-)appris le patois. Non - *pas toi* - avais-je entendu - tu ne parleras pas le patois, tu oublieras ce que tu sais du patois, on ne parlera plus le patois devant toi : distinction d'assimilée (assimilée à la culture dominante) oblige ! Et j'avais « oublié » le patois de cette poche de Gascogne enclavée en terre basque (pas au point de ne pouvoir circuler plus commodément en Catalogne et Aragon qu'en Castille). Bien des années plus tard - oc - oui commençait-on à dire autour de moi - c'est le moment - nouvelle distinction oblige ! - tu peux (re-)apprendre la langue d'Oc (plus question de la nommer patois) dont tu as été coupée depuis si longtemps. Valse hésitation. Se coltiner un manuel pour (re-)apprendre une langue apprise oralement ?... Comment faire sans la voix de l'autre, sa musique, ses intonations, ses gestes, ses expressions (son parler) mi-basques - mi-gasconnes (charnergue) ?

¹ Les Variations 2 3 et 4 ont été publiées dans *Variations*, Cahier de Poèmes n°62.

No ! Non ! faire avec la perte, les restes non oubliés, les accents, les mimiques, infiltrés, filigranés dans ma langue (dite maternelle) qui porte des odeurs, des sonorités qui - si j'avais (re-) appris une langue qui n'était pas ma langue - n'auraient jamais plus été les mêmes que celles enfouies dans la trame de ce qui fait l'inouï (étonnant et in/entendu) de mon chiffre singulier. Laisser tomber l'artifice d'une langue réapprise avec d'autres accents, d'autres odeurs, et faire avec ce reste inépuisable, ce reste avec lequel, au moins une fois, un autre - venu d'une autre terre au delà de la mer - aura entendu l'odeur de « ma » terre d'Oc, celle de mes racines les plus lointaines, celle qui sert de vecteur à mon approche du monde - à mon rapport à la langue.

variation 3

Parler de rapport à la langue c'est savoir que *d'un rapport on ne s'empare pas* (André du Bouchet) - singularité du rapport à la langue - à sa langue - singularité de l'écriture -

le rapport réaffirmé est, comme d'un mot à l'autre, rupture là aussi,
et horizon dans la rupture
d'un rapport on ne s'empare pas

[...]

la personne disloquée - faille que traverse, sans la réparer, la poésie, hauteur réelle restituée

langue et sujet : irruption du je / cultures et idéologie : culture gay - culture sourde - cultures régionales (ici occitane), etc. - dilution du je dans un nous ou chaque moi se retrouve pareil au même (m'aime ?) - *L'identité est peut-être, un leurre. Nous sommes ce que nous devenons.* (Edmond Jabès) - en prendre le risque.

variation 4

André du Bouchet : *un livre ici fait rêver d'une existence cessant d'être lisible quand elle est réduite à sa lettre et la soif que suscite le monde illisible aussitôt qu'on s'en est avisé.*

Si cette soif existe, c'est que la lettre imprimée dans l'encreux du livre ou du texte (l'analyse comme texte singulier) se présente comme chiffre *mais ce qui se présente comme un chiffre, je refuse à le déchiffrer, demeurant plutôt sur le heurt* (André du Bouchet).

Refuse-t-on ou est-ce le chiffre qui se refuse au déchiffrement ? Déchiffre-t-on l'imprononçable ?

Seul l'écrit reste dans la marge

variation 5²

Si écrire, c'est écrire l'oubli d'un nom dont l'absence serait l'ombre portée de tout texte qui s'écrit, lire serait la quête jamais interrompue de ce nom inscrit dans

² O. Toulet, extrait d'une communication, *Le silence de la voix*, 1992.

le filigrane du livre, quête obscure d'un savoir jamais épuisé, à renouveler de livre en livre. Si écrire, c'est écrire le travail de l'oubli et faire avec le vide laissé par la trace de l'oubli - lire ce serait tenter de broder en filigrane, la tessiture de cet oubli tout autant que se perdre dans un plaisir de lecture et risquer de se retrouver pris(e) dans un foisonnement d'imaginaire, de l'autre côté des mots, comme Alice, de l'autre côté du miroir.

Le sacrifice du livre est le silence de la voix écrit Edmond Jabès. C'est au prix de ce sacrifice que l'écrit traversé par le travail de cette perte, s'adresse à l'œil, organe de la vision et non à l'oreille à qui ordinairement la voix s'adresse. Ici c'est l'œil qui écoute, par son entrée en résonance avec le monde des idées du lecteur. Mais ici, dans cet autre lieu, celui de l'écrit en train de se faire, ce sont les doigts qui viennent de glisser sur le clavier pour y former "lectueur" au lieu de lecteur. Dans cette hésitation entre lecture et lecteur qui me rend l'erreur si familière sous la frappe des mots, se glisse l'image de ce qui pourrait bien faire office de couteau du sacrifice - dès avant que le texte ait fini de s'écrire : le regard anticipé du lecteur. Ce regard qui fait que du magma des mots quelque chose vient s'ordonner, se mettre à penser, à fonctionner, à se dire. Ce regard d'autant moins complaisant qu'il est à ce moment-là imaginé, vient rappeler la nécessité du travail de l'écrit. C'est la charpente des mots, l'architecture du texte, l'ordonnancement du temps qui seront autant de supports aux idées qui le traverseront et qui se croiseront avec le regard à venir du lecteur, les richesses de son imaginaire, sa quête de sens et de savoir.

variation 6³

A quel moment le savoir enserme-t-il en son tracé l'écriture et de quel savoir s'agit-il dans ce mouvement réflexif qui contient sa charge de jouissance et avec elle la *part maudite*⁴ qu'elle prélève sur le corps du délit – du délit d'écriture. Est-ce pour cela que le texte ne cesse d'hésiter entre ce qui du corps vient au signe et ce qui le déborde, entre ce qui fait signe et ce qui le traverse car l'auteur est toujours coupable de son acte d'écrire comme Antigone l'était, dans la pureté de son désir, au moment où elle allait recouvrir le corps de son frère mort d'une poignée de terre. Coupable d'un acte qui avoisine le désir - l'exigence contradictoire du désir qui souvent ne nous laisse le choix que d'y souscrire, même à corps défendant, car :

*Sans doute le texte est-il le lieu secrètement giratoire
d'une activation mortelle de notre destin*⁵

variation 7

Ecrire participe du retour du religieux chaque fois que l'on croit que l'écriture viendrait combler un manque, chaque fois que l'on perd de vue que l'écriture a à voir avec ce qui fait résidu, déchet, que l'écriture est reste, reste de ce que la mémoire laisse passer au tamis de la langue, reste des brouillons, reste des lectures, des réflexions, des rencontres, reste de ce qui se bouscule pour parer aux effets de la perte, en même temps que l'écriture est risqué, risque de la coupure de ce qui fait reste. Écrire, un choix singulier qui ne saurait souffrir

³ Les variations 6 et 7 sont extraites d'*Entre chair et carapace*, inédit.

⁴ G. Bataille, *La part maudite*, Éditions de Minuit, 1967.

⁵ *Les écrits de Laure*, 10/18, 1978.

que l'on oublie que l'écriture est affaire de littérature, de poésie – oui même quand on se risque du côté de l'écriture théorique - et que depuis la nuit des temps, l'écriture structure la pensée de l'homme, bien avant qu'elle ne soit reconnue pour son utilité à compter les biens et à nommer les puissants. L'écriture peut servir à consoler, distancer une peine, l'habiller de masques sous les artifices d'une langue avec lesquels on jouera, mais dans sa pointe la plus risquée, elle ne saurait être ni objet de soin, ni de délivrance. Tout au plus de passage. Lors de l'accouchement, c'est la mère qui est concernée par la « délivrance », qui « retourne au cri⁶ », la mère, pas l'enfant qui lui, restera à jamais hanté par l'ombre portée du placenta dont on l'a détaché et qui dès lors en poursuivra la quête. Ainsi écrire, ce serait entretenir ce rapport particulier à la langue qui consiste, avec les poètes, à faire reprendre aux mots ce qui fait leur recel.

Alors, écrire comme on part en voyage « avec des valises trouées d'oubli » et la peur de ce qui pourrait venir à mentir, écrire pour ne pas renoncer, comme d'autres continuent à vivre avec leurs seuls désirs troués d'oublis pour bagages. Si en indonésien, le mot est une tortue, il se pourrait que ce qui concerne l'écrit se situe entre chair et carapace, dans cette masse informe, cet entre-deux innommable où le corps vient faire signe dans la maladie, les avatars, les accidents ou vient au signe dans le travail de la langue, la poésie, la fiction, la théorie. Si le mot est une tortue, il se pourrait que cette voyageuse sans bagage retienne entre les reflets de ses écailles le nom secret du désir et le poids de vérité que recèle le chiffre de nos destins particuliers.

⁶ Comme disaient autrefois, en Charente, les sages-femmes